

AU BORD, PUIS EN RETRAIT D'UNE GRÈVE DE LA MER DU NORD

David AUSTIAN¹

Le présent extrait du roman de David Austian intitulé *Une sixième île* nous montre, vers 1950, en un point du littoral néerlandais, deux personnages, Lionel et Astrid, qui viennent de soutenir une discussion sur d'étranges phénomènes récemment survenus dans leur existence. Ils cherchent maintenant à se délasser en se rouvrant à tous les charmes, menus ou non, de la contrée où ils se trouvent – et qu'ils aiment d'amour.

Lionel connaissait ces apparents caprices de sa maîtresse – résultat, en fait, de la richesse, de la déroutante complexité de sa vie intérieure. Il ne s'irritait jamais de l'allure extérieurement arbitraire que cela imprimait à ses décisions, ou aux syncopes et embardées de sa conversation. Il en prenait, et il en prit cette fois encore, son parti avec bonne humeur.

Il connaissait aussi l'adorable sourire, le petit bond espiègle et pétulant dont elle était coutumière lorsque, changeant brusquement de sujet ou d'ordre d'idées, elle revenait de la plus extrême gravité à la gaieté. Pareille volte-face, ce soir-là, eut lieu peut-être un quart d'heure après, lorsqu'elle lui fit remarquer qu'avec le jour déclinant le temps commençait à se sereiner : dans le ciel toujours mobile et un peu inquiet, les nuages gris avaient passablement décrû en nombre et en superficie, et d'autres nuages, plus petits et pommelés ceux-là, et d'une blan-

1 — David Austian a été professeur agrégé de Lettres Modernes dans plusieurs établissements du Nord – Pas-de-Calais. Une dizaine de ses livres, parmi lesquels *Une sixième île* (dont est extrait ce texte), sont disponibles (imprimés ou téléchargeables) sur www.thebookedition.com.

cheur fort plaisante, tendaient à les remplacer. Une légère lueur dorée (déjà un peu rougissante) filtra d'abord doucement au travers d'eux, puis se fit plus vive et forte, se condensa en longues rayures obliques qui parvinrent très vite à glisser jusqu'au sol, et badigeonnèrent les sables d'une coulée de jaune bien plus ardent que naguère – le jaune d'un bloc d'ambre de Baltique –, laquelle accusa avec une extraordinaire netteté les plus infimes détails de la grève, les menues traces astérisquées des ongles des oiseaux, les minuscules orifices circulaires qui résultaient de l'engluement des annélides, et faisaient paraître le sable plus gréné, plus papilleux que la surface de la langue d'un bœuf géant. Astrid et Lionel admirèrent fort sincèrement – et avec un exquis sentiment de *détente* – cette soleillée soudaine du crépuscule, qui leur fit évoquer comme de juste la lumière inégalable de certaines marines de Jan Van Goyen. Ils rêvèrent avec joie sur l'agitation éternelle, l'alternance patiente et solennelle du flux et du reflux de la mer, et sur le chant inexhaustible, multiséculaire, de ses vagues. Elles continuaient à déferler, intarissables, sur la grève, mais il semblait que leur élan se fût amoindri : le jusant commençait et, avec l'affaiblissement du vent, qui devenait simple brise vespérale, les eaux, quoique toujours incapables de s'endormir tout à fait, leur paraissaient pacifiées, et comme au moins *tentées* de s'assoupir un peu. Tant aimaient-ils cette mer qu'ils se divertirent à scruter les plus légères manifestations ou conséquences de sa présence : un courlis corlieu, surgissant des hautes dunes, avait pris son vol vers elle, comme pour lui demander une dernière aumône ; ils écoutèrent avec ravissement la brise de plus en plus fraîchissante qui accompagnait son vol, et ses menus cris, et les mêlait à la rumeur de la mer, comme pour composer de tout cela un arrière-plan musical lentement violonné... Ils parvinrent même un peu plus tard, et sans artifice aucun, à retrouver une part de l'ingénuité qui permet à un enfant de s'émerveiller du plus mince événement : ils s'octroyèrent plusieurs minutes de pause pour regarder comment, lorsqu'ils pressaient trop fort et trop longtemps le pied en un même point du sol détrempe et sursaturé d'humidité, toute l'eau de mer ébibée par le sable et emmagasinée en lui se trahissait par l'apparition puis la diffusion d'une petite tache évanescence, un peu plus claire que le reste, et qui, irradiée de la semelle, rapidement disparaissait en glissant et s'enfuyant en tout sens autour d'elle-même.

Après quoi le soleil déclinant, peu à peu, vira au cramoisi, puis pâlit et parut se rapetisser comme dans une brume à mesure qu'il se rapprochait de la mer et tendait à y tomber ; il n'en resta bientôt plus qu'un lambeau très érodé, un rougeoiement moribond. La grève, progressivement, s'adombra davantage. Quand ils virent que leurs mains et leurs joues et leur front commençaient à être violetés par le crépuscule, ils décidèrent de regagner leur hôtel. Leurs narines étaient encore pleines des senteurs moutardées du vent glissant sur l'eau amère et le sable détrempe ; en entrant dans la salle à manger, ils remarquèrent en contraste (mais avec bonheur aussi) le parfum de vieilles étoffes et de moelleuse encaustique qui y régnait, et qui s'accordait à merveille avec l'allure *haute époque* du mobilier : tables massives disparaissant comme il se devait sous de lourds tapis bariolés aux couleurs poussiéreuses et passées, fac-similés, sur